

Boyer, Dominic. 2013. *The Life Informatic. Newsmaking in the Digital Era*. Ithaca: Cornell University Press. 248 pp. Pb.: \$27.95, ISBN: 978-0801478581.

Le journalisme d'information dans l'ère du numérique serait en crise ! La digitalisation et les nouvelles technologies ont provoqué des transformations profondes dans le domaine de l'information, transformations que Boyer se propose d'explorer au travers d'une ethnographie de différentes agences d'information allemandes. L'auteur soutient que le travail du journaliste d'information se réalise principalement derrière l'écran (*screenwork*) et repose sur le repérage, la gestion et la diffusion d'informations sur différents canaux ; la production de l'information (*fieldwork*) étant de plus en plus restreinte à une minorité de journalistes et la majorité est devenue sédentaire. Plus encore, l'anthropologie et le journalisme numérique révèlent en fait de nombreuses similitudes. Dans cet ouvrage, Boyer met brillamment en exergue les enjeux et pratiques communs de la recherche et de la construction de l'information, soulignant en filigrane la question brûlante de l'autorité des sources qui se voit reformulée au travers des politiques d'utilisation collective propres aux trois différents cas passés en revue. Évitant de restreindre ces transformations à la crise, Boyer fait remonter les enjeux et conséquences de la digitalisation à différents modèles de connaissance et de communication provoquant une recomposition du panorama de l'information au travers de ce qu'il nomme « *informatic unconscious* » et qui amène de profonds changements dans les rapports entre le journaliste et l'information, l'anthropologie et ses informants.

Boyer construit son ouvrage autour de trois chapitres délibérément ethnographiques débouchant sur cinq réflexions fondamentales. Alors que l'introduction et le prologue se concentrent sur l'anthropologie et la

construction de l'information dans l'ère numérique, le premier chapitre plonge le lecteur dans l'univers des bureaux de l'AP-DD de Francfort, un univers silencieux où composent les clics des souris avec les bruits secs des claviers d'ordinateurs. Scotchés à leurs écrans, les *sloters* visualisent, surveillent et envoient des textes élaborés, diffusant et revisitant l'information au travers d'un travail d'écriture. Ils reçoivent un maximum d'informations de manière simultanée qu'ils doivent gérer immédiatement et efficacement. Le second chapitre se déroule dans les bureaux de T-online. Développée autour d'un site internet, T-online lutte pour gagner sa légitimité dans le paysage des principaux médias allemands. En effet, ses employés ne feraient que recycler un contenu produit autre part, principalement par des agences telles qu'AP-DD. Brillamment articulé autour d'un récent fait divers, ce chapitre explore la gestion faite par une organisation en ligne d'une information « récupérée » et « revisitée », conditionnée par les temporalités de diffusion et les retours en ligne des lecteurs. Avec une intensité moindre, le troisième chapitre décrit l'interprétation faite par les journalistes d'une radio d'information, MDR.info, des tendances et de la place des agences publiques dans le paysage du journalisme numérique. Alors que l'âge des auditeurs recule, les agences privées font du lobbying sur le gouvernement afin de freiner l'expansion sur internet du réseau d'opérateurs publics allemands qui menace les agences commerciales. Ces trois cas permettent à Boyer d'exposer dans le quatrième chapitre les transformations à l'œuvre. L'épilogue de l'ouvrage constitue l'apogée du raisonnement de Boyer. Il soutient en effet que l'étude de l'impact de la digitalisation du journalisme d'information éclaire la pensée et l'expertise anthropologique, là où la nouveauté associée aux médias et à la culture numérique s'enracine en fait dans une tradition beaucoup plus ancienne.

Indéniablement, Boyer contribue de manière importante non seulement aux

travaux sur le journalisme d'information dans l'ère numérique mais fournit également un éclairage sur certaines des transformations de l'anthropologie. Boyer articule brillamment une description ethnographique dense et une réflexion théorique approfondie, produisant un questionnement constant du lecteur naviguant entre les différents chapitres. Il est clair que certains aspects ne sont pas abordés en profondeur, notamment la légitimité des pratiques journalistiques qui constitue toutefois un thème transversal de ce travail. Au fil de l'ouvrage, le lecteur prend conscience de la complexité inhérente aux relations entre les journalistes et les différentes agences, mais également avec les lecteurs et les auditeurs, notamment grâce aux « *web analytics* » et aux commentaires en ligne. La légitimité des nouvelles modalités et contours du journalisme d'information serait donc un point intéressant à traiter en profondeur. Finalement, si la temporalité des pratiques d'information - 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 - transforme la distribution du travail anthropologique entre le travail de terrain, la recherche bibliographique et l'écriture, l'imbrication de ces différentes dimensions représente une tendance croissante dans de nombreuses sphères de la société contemporaine soutenue par la dimension informatique des pratiques due à la numérisation de l'information, ou *The Life Informatic*.

GUILLAUME DUMONT

Université Claude Bernard Lyon 1 - Universidad Autónoma de Madrid
(France/Espagne)

Bretèque, Estelle Amy de la. 2013. *Paroles mélodisées. Récits épiques et lamentations chez les Yézidis d'Arménie*. Paris: Classiques Garnier. 230 pp. Pb.: €17.00. ISBN: 978 2812407871.

Dans cet ouvrage, Estelle Amy de la Bretèque analyse une forme particulière d'énonciation chez les Yézidis d'Arménie : la « parole mélodisée », qui pour un auditeur non averti ressemble à du chant mais n'est pas perçue

comme tel dans la communauté. Au terme d'une étude de terrain d'un an et demi, qui s'échelonne entre 2006 et 2010, l'auteur rend compte des enjeux sociaux, poétiques et sémantiques de ces paroles mélodisées dans divers contextes : les funérailles et fêtes de commémoration des défunts, les récits sur les héros ou sur l'exil qui peuvent surgir au cours d'une conversation, et les modes plus récents de transmission de ces paroles mélodisées, sur cassettes, CD et par internet. D'une grande clarté et d'une lecture agréable, l'ouvrage présente en outre de belles illustrations en noir et blanc, plusieurs index, un glossaire, un résumé en anglais et une riche bibliographie. L'une de ses plus grandes qualités réside dans la somme de documentation mise à disposition du lecteur : l'auteur cite de longs extraits des paroles mélodisées prononcées dans des contextes divers, dans leur langue originale et en traduction française ; et une base de données en ligne donne accès à une soixantaine de documents vidéo et audio sous-titrés en français, réalisés par l'auteur dans la plupart des cas.

La question du vocabulaire et de la catégorisation des paroles mélodisées dans le champ de la « musique » traverse l'ouvrage et fait l'objet d'un développement spécifique (p. 82). L'auteur présente de manière très intéressante les décalages et recoupements entre les diverses catégories désignant la production de son en kurde, en arménien et en russe, faisant du plurilinguisme un outil d'analyse très efficace : elle montre ainsi une frontière toujours présente mais mobile d'une langue à l'autre entre les paroles mélodisées d'un côté, et la « musique » ou le chant de l'autre. Le *duduk*, instrument par excellence des lamentations mélodisées, se trouve d'un côté ou de l'autre de ce partage sonore, suivant la langue employée pour le désigner.

Le mode d'énonciation propre à la parole mélodisée est replacé dans son contexte historique et spatial, celui des Yézidis d'Arménie, peuple qui s'identifie en partie aux Kurdes mais a également sa propre religion (la religion Yézidie). Les exils successifs

– exil collectif d’Anatolie au XIX^e siècle, exil individuel récent vers la Russie et l’Europe depuis la fin de l’URSS – jouent un rôle important dans la thématique des paroles mélodisées. Les identifications multiples des Yézidis sont mises en relation avec l’espace évoqué par les énonciateurs des paroles mélodisées, un espace « moins géographique qu’affectif » (p. 97) où les lieux sont porteurs d’une grande charge émotionnelle.

L’auteur décrit avec précision les procédés sonores et poétiques mis en œuvre par les énonciateurs de la parole mélodisée : les métaphores, les thématiques récurrentes comme celle de la mort bien sûr, mais aussi du destin et de l’exil – tant exil réel que métaphore de la mort. L’attention portée à la manière dont les Yézidis commentent eux-mêmes leurs paroles mélodisées est essentielle dans l’analyse et la hiérarchisation des critères de jugement : il apparaît que le timbre de voix et la qualité des paroles sont bien plus importants que la ligne mélodique sur laquelle les paroles sont prononcées (et non chantées, dans la perception des Yézidis). L’auteur compare la mélodisation des paroles chez les Yézidis à d’autres formes de narration d’événements traumatiques. Elle montre ainsi que cette forme d’énonciation, qui supprime l’intonation naturelle pour la remplacer par une ligne mélodique procédant le plus souvent par paliers, est une sorte de prise de distance, de désengagement de l’énonciateur propre à l’évocation d’événements douloureux. En même temps, la mélodisation des paroles entraîne une propagation de l’émotion et des larmes.

L’auteur analyse avec finesse, et avec un recul suffisant, ces émotions qui se communiquent par la parole mélodisée, en particulier lors des funérailles – même si on pourrait, parfois, s’attendre à quelques remarques de plus sur la présence et le rôle de l’ethnologue dans les cérémonies. L’auteur est peut-être aussi un peu trop discrète sur la manière dont ses propres films et enregistrements sont acceptés par la communauté ; mais la place des enregistrements

audio et vidéo faits par les proches lors des cérémonies funèbres est analysée en fin d’ouvrage : soigneusement rangés, communiqués aux parents qui n’ont pas pu venir, ils jouent un rôle important dans la mémoire des défunts. Une partie des documents mise en ligne a été donnée à l’auteur par la famille des défunts.

Cet ouvrage est un travail intéressant et très bien documenté s’adressant tant aux profanes qu’aux spécialistes de l’aire géographique et des formes de lamentations, et qui pose des questions essentielles sur l’emploi de la catégorie « musique » et sur le champ d’intérêt de l’ethnomusicologie.

LUCILLE LISACK

Centre Georg Simmel, EHESS (France)

Juris, S. Jeffrey and Alex Khasnabish eds. 2013. *Insurgent Encounters. Transnational Activism, Ethnography, and the Political*. Durham: Duke University Press. 477 pp. Pb.: \$26.00. ISBN: 978-0822353621.

Insurgent Encounters est un plaidoyer collectif fort bienvenu en faveur de l’ethnographie, particulièrement de l’ethnographie engagée, comme démarche de recherche des militantismes transnationaux et, plus largement, des mouvements sociaux contemporains. L’ouvrage vise un autre objectif, ainsi qu’en témoignent les éditeurs dès l’*Introduction* et les auteurs dans leurs contributions respectives, celui de « déstabilise(r) la compréhension dominante » en ce qui concernent les transformations socio-économiques et les alternatives politiques, de même que la production de la connaissance et les rapports entre la pratique intellectuelle et celle militante (p. 8). Le choix méthodologique, épistémologique et éthique de pratiquer une « ethnographie engagée » rend possible cet objectif audacieux.

On suit celle-ci à la fois comme un regard ethnographique attentif aux micro-relations des coulisses et des scènes des rencontres transnationales, et comme une démarche militante impliquée dans l’élaboration des

visions et stratégies et l'organisation de ces rassemblements. Ainsi définie, l'ethnographie engagée extrait le terrain d'observation des cadres restrictifs de structures de pouvoir existantes où l'avaient cantonnée les « théories conventionnelles des mouvements sociaux » (p. 5). Cette double approche permet d'aller au-delà des litanies déjà nombreuses sur l'éparpillement discursif et l'inefficacité politique des mouvements transnationaux, en dévoilant leurs valeurs et organisations spécifiques, philosophies et stratégies, tensions et paradoxes, autant d'éléments qui font d'eux des espaces hétérogènes, qui surgissent dans des lieux inattendus, définissables par la diversité, la contradiction et la transformation. Les contributeurs revisitent aussi les débuts de leurs parcours de recherche et d'activisme, leurs propres postures lors des mouvements étudiés, les situations problématiques, sinon conflictuelles, dans lesquelles ils se sont trouvés, pour s'arrêter sur les conséquences du double rôle de chercheur-e et militant-e. Cette démarche autoréflexive les amène à examiner les avantages méthodologiques et les limites épistémologiques de leur position, de même que les pièges politiques et les tensions éthiques qui peuvent apparaître entre le monde universitaire et le monde militant. Corolairement, les auteurs proposent des solutions situées dans les domaines de recherche exposés, quant au processus de « décolonisation » de la production de la connaissance.

À la base des ethnographies qui composent l'ouvrage se trouvent des rencontres transnationales entre chercheurs, activistes, mouvements, institutions dominantes, positions... On aura ainsi réuni des textes qui se penchent, entre autres, sur les forums sociaux aux États-Unis (Juris) et sur le forum social mondial (Caruso, Desai), sur le mouvement global des indigènes (Escárega), sur celui qui vient en soutien aux économies alternatives (Hess) ou sur le zapatiste (Conway, Khasnabish, Pleyers), sur les rencontres de Québec et de Gleneagles (Daro) ou encore sur le collectif radical Indymedia (Stringer). Les quatorze ethnographies sont distribuées en

quatre parties qui empruntent leurs titres aux dimensions de l'activisme transnational, telles que ces ethnographies les ont fait connaître. Cependant, les textes dépassent largement les problématiques limitées par ce classement, également éditorial. Ils se répondent les uns aux autres, contribuant à une réflexion collective sur les questions communes soulevées par l'ouvrage.

La première partie, « subjectivités émergentes » (*emerging subjectivities*), réunit des textes qui retracent et analysent les contextes et les processus mouvementés de production des subjectivités : création des espaces sélectifs favorisant la participation de groupes ciblés (Juris), résistance à la mondialisation des intérêts privés grâce à la subjectivité, l'expérience, l'apprentissage et la connaissance (Pleyers), circulation des imaginaires radicaux (Khasnabish), possibilités et limites de la double posture de chercheur activiste (Desai). La deuxième, « paradigmes alternatifs » (*discrepant paradigms*), expose les manières épistémologiques et ontologiques autres de comprendre les mouvements transnationaux : proposer des alternatives radicales comme le sont les conceptions indigènes centrées sur la Terre-Mère (*Mother Earth*) (Escárega), repenser les dynamiques sociales et les possibilités politiques liées au jeu d'échelles (locales et transnationales) (Hess) ou produites « en marge » des rencontres transnationales (Daro). Dans la troisième partie, « connaissances transformationnelles » (*transformational knowledge*), les auteurs décentrent les connaissances produites par l'ethnographie (Conway) et resituent cette dernière en la qualifiant comme « une voix parmi d'autres », une « pratique politique » de traduction et de tissage (*weaving*) (Casas-Cortés, Osterweil et Powell), une « pratique communicative d'engagement » et « de changement » (Caruso), une « pratique activiste » (Routledge). La dernière partie, « technologies subversives » (*subversive technologies*), examine l'importance des nouvelles technologies numériques lors des rencontres et des mobilisations transnationales par rapport à la période

avant l'Internet (Sterpka), en discutant également des exclusions que les logiciels en libre circulation produisent (Juris, Caruso, Couture et Mosca) ou des « lieux de l'entre-deux » que les médias militants imposent aux chercheurs-activistes (Stringer).

On regrettera à certains moments les redondances qui alourdissent la lecture et diluent les propos, de même que l'usage d'un vocabulaire chargé d'acronymes et de syntagmes spécifiques. Il serait utile de

réfléchir à une écriture plus aérée afin d'éviter les risques de créer une langue hermétique, vouée aux seuls initiés. On insistera toutefois sur les contributions indiscutables de cet ouvrage aux études des militantismes transnationaux et des mouvements sociaux, aux réflexions sur la double posture chercheur-activiste et au décentrement de la production de la connaissance.

GABRIELA COMAN
CNRS-EHESS (France)